

PROLOGUE

Mai 1945

Au moment où je gravis le dernier échelon vers la lumière, une vague d'émotion m'envahit. Je tends la main vers la porte en répétant dans ma tête la déclaration diffusée par le poste de radio poussiéreux – « La guerre est finie en Europe ! Les nazis ont capitulé sans conditions. » Lorsque mes doigts tremblants se posent sur le loquet froid et rouillé, j'ai l'impression qu'ils sont dissociés de mon corps. La guerre a duré presque un tiers de ma vie, et j'ai oublié le goût de la liberté. Je ne me rappelle pas si j'étais assez grande pour prendre conscience que nous vivions en paix avant qu'elle ne disparaisse.

Le grincement de la porte en bois m'évoque le premier bâillement qui nous échappe après une longue nuit. Je suis aveuglée par la lumière du jour qui ruisselle autour de moi.

Quand on n'a connu que l'obscurité pendant des mois, le soleil paraît somptueux et éternel. Il m'aura fallu atteindre l'âge de vingt ans pour découvrir le monde comme chacun de nous devrait le voir.

Les couleurs qui m'entourent sont vives, éclatantes ; d'épais bouquets de feuilles pendent aux branches des

arbres, des touffes d'herbe grasse parsèment la terre récemment dégelée, et dans le ciel sans nuage semblent se mêler les couleurs de la queue d'un paon ; sa sublime teinte bleue serait tout simplement impossible à reproduire avec un pinceau ou un appareil photo. Tout n'est que beauté autour de nous. Au moment où j'inspire ma première bouffée d'air frais, je prends conscience qu'une nouvelle histoire m'attend.

Certains assimileraient sans doute ces instants à l'ouverture des portes du paradis, d'autres répliqueraient que nous nous éloignons seulement des profondeurs de l'enfer. Je ne sais plus très bien si nous avons perdu toute notion du temps ou s'il s'est simplement arrêté pendant que nous étions prisonniers de l'obscurité.

Un homme a un jour décrété que je n'avais pas ma place dans ce monde et qu'il appartenait à une certaine catégorie de personnes – une catégorie définie par son seul regard.

Peut-être étais-je alors aveugle, mais aujourd'hui ma vue est nette. Ce monde m'appartient, et plus personne ne décidera de mon sort.

Mon destin est entre mes mains.

1

Mai 1941

Sofia

J'estime qu'on devrait prêter une attention particulière au premier matin de chaque mois ; c'est un nouveau départ que nous avons la chance de vivre douze fois par an. Et pourtant, personne n'y accorde vraiment d'importance, car la vie tourne comme une roue – jusqu'à ce qu'elle bute sur un obstacle ou perde de l'élan.

Je me penche sur le calendrier que j'ai soigneusement tracé sur un morceau de papier blanc en utilisant le bord d'un livre d'école. Ma professeure nous a appris qu'il est important de suivre l'écoulement des jours – selon elle, cela aide à garder l'esprit vif et productif. C'est ce que je tente de faire depuis trois mois, mais les cases des deux derniers sont seulement marquées de croix rouges. J'aimerais tant être occupée. Puisque je n'ai pas le moindre projet à court terme, je ne vois pas très bien l'intérêt de connaître la date du jour. Si au moins je pouvais compter les semaines qui nous séparent de la fin de la guerre.

Aujourd'hui, les cases vides de ce nouveau mois me donnent tout de même envie d'y noter un événement

ou une chose à ne pas oublier. Demain, nous serons vendredi, le jour du shabbat – du moins pour notre famille. Nous ne parlons plus beaucoup de ce jour férié à la maison, et je me rappelle à peine l'époque où nous le fêtions, mais c'est une date importante du calendrier.

Je trace chaque lettre d'une main tremblante dans la case du lendemain. La maladresse de mon écriture trahit la nervosité que je ressens en permanence. Le jour du shabbat mérite d'apparaître sur mon calendrier. Si mes parents l'indiquaient aussi sur le leur, peut-être qu'ils reconsidéreraient l'abandon de nos pratiques.

J'ouvre le tiroir de mon bureau bancal et y laisse tomber mon crayon. Au moment où je le referme, son grincement est couvert par les bavardages bruyants qui montent du rez-de-chaussée. Il me semble entendre les voix de plusieurs hommes. J'ignorais que nous attendions du monde, surtout d'aussi bonne heure.

La voix de papa n'est pas la plus forte, elle paraît même moins sonore que d'habitude. Selon ses termes, ce n'est pas qu'il s'exprime plus bruyamment que nous autres, c'est juste qu'il a le coffre unique d'un baryton. À vrai dire, sa voix porte autant que le grondement du tonnerre.

Je prends ma robe de chambre sur le bord de mon lit à colonnes sculptées à la main et pose son chaud tissu sur mes épaules. Je me dirige ensuite vers la porte, tourne doucement sa poignée, l'ouvre juste assez pour pouvoir sortir et longe le couloir dont le parquet brun est identique à celui de ma chambre jusqu'à l'escalier en chêne. Bien que propre, sa rampe paraît toujours poisseuse à cause du vernis appliqué au cours des petits travaux de rénovation qui ont été réalisés bien avant ma naissance dans notre maison de ferme du XVIII^e siècle. Construite par mon arrière-arrière-grand-père, celle-ci s'est trans-

mise de génération en génération pour revenir finalement à ma mère.

La première volée de marches émet quelques grincements plaintifs qui risquent de trahir ma présence, mais par chance, la deuxième est couverte de carreaux couleur rouille. Je pourrais passer la journée à monter et à descendre ces marches quatre à quatre que personne n'entendrait rien. Pour être honnête, je ne compte plus les fois où j'ai réussi à me cacher sans bruit derrière la courbe du mur de stuc blanc pour épier les conversations qui avaient lieu dans le vestibule et dont je n'aurais pas toujours dû être témoin – j'ai toujours préféré savoir plutôt que rester dans l'ignorance.

Bien qu'à peine présentable dans mon pyjama vert citron et mes longs cheveux châains tout emmêlés, je poursuis ma descente, impatiente de découvrir ce qui se passe.

—Messieurs, vous devez comprendre que je ne peux pas abandonner mes patients simplement parce que vous me le demandez.

La voix de mon père a changé. C'est peut-être parce qu'il parle en allemand plutôt qu'en polonais. C'est une langue que nous parlons tous couramment, puisque nous avons dû l'apprendre après que l'Allemagne a envahi notre pays il y a près de deux ans. Nous continuons toutefois à communiquer en polonais quand nous sommes entre nous ou en compagnie de connaissances. Je ne vois pas pourquoi nous changerions nos habitudes alors que les Allemands ne prennent pas la peine d'apprendre notre langue.

—En tant que principal médecin d'Oświęcim, j'ai des obligations envers les habitants de cette ville. Ils ont besoin de moi.

Le silence qui suit semble durer plusieurs minutes, bien qu'il ne s'écoule que quelques secondes avant qu'un des hommes ne réponde.

—*Herr* Amsler, vous n'ignorez pas que notre offre vaut la peine d'être étudiée. Vous êtes effectivement le meilleur médecin des environs et nous avons besoin d'un homme de votre compétence. En outre, vous rendriez un grand service à votre famille et à votre pays.

Notre pays – en voilà une expression confuse : depuis que les Allemands ont pris le pouvoir en Pologne, ils considèrent qu'elle leur appartient. Papa ne sert pas dans l'armée polonaise, et encore moins dans celle de l'Allemagne. Par conséquent, pour aider notre pays, je ne vois pas très bien ce qu'il pourrait faire d'autre que porter assistance aux habitants d'ici.

—Je comprends très bien, mais je vous demande de m'accorder un peu de temps pour en discuter avec mon épouse.

Quoi que lui proposent ces hommes, papa n'acceptera jamais de partir – ou pire, de fermer son cabinet, où j'ai prévu de le rejoindre après l'école d'infirmière. Je suis sûre qu'il cherche juste à les mettre à la porte.

—Bien sûr, *Herr* Amsler. Nous reviendrons demain matin. Veuillez transmettre nos salutations à votre épouse et à votre fille. Nous vous souhaitons une agréable journée.

Quels idiots ! Tout le monde sait que plus une seule journée n'est agréable depuis que la Pologne est occupée par les Allemands.

—C'est d'accord, messieurs. Permettez-moi de vous ouvrir la porte.

Celle-ci se referme avec un claquement assourdissant, le signal que j'attendais pour finir de descendre les

marches. Arrivée en bas, je trouve mon père, la main serrée sur la poignée, le regard fixé sur la porte comme s'il voyait à travers le bois épais. De peur de le faire sursauter, je m'adresse à lui à voix basse :

— Est-ce que tout va bien, papa ?

Ses épaules se voûtent brusquement, et il se tourne vers moi. Dans son pantalon de tweed brun, sa chemise blanche et sa cravate bordeaux à pois blancs préférée, il semble prêt à partir travailler, mais je lis une certaine tristesse dans son regard et un pli soucieux sépare ses sourcils. Jamais il ne paraît aussi tendu avant de s'en aller au cabinet le matin.

— Depuis quand nous écoutais-tu, Sofia ?

— Disons que j'en ai suffisamment entendu pour me demander ce que ces hommes faisaient chez nous de si bon matin, sans compter qu'ils cherchaient à te convaincre d'abandonner ton cabinet dans l'intérêt de « notre » pays.

— C'est compliqué, *maty myszka*, dit-il en posant une main sur mon épaule.

Cela fait des années qu'il ne m'a pas appelée « petite souris ». J'ai seize ans maintenant, je suis presque une adulte.

— Qui était-ce ?

— Personne que tu as besoin de connaître. Je dois aller parler avec ta *matka*. Va te préparer pour l'école, sinon tu risques d'être en retard.

Quel que soit le sujet dont il souhaite s'entretenir avec maman, je devine que la conversation ne sera pas agréable.

Je suis si inquiète que j'en ai l'estomac barbouillé. Papa ne perd que rarement son air impassible, et pourtant, la peur se lit sur son visage. Il va probablement emmener

maman discuter dans leur chambre, où il sait que je ne pourrai pas les entendre à cause de leur grande armoire qui empêche le moindre son de pénétrer dans la mienne.

Au moment où il atteint la moitié de la première volée de marches, je me dirige vers la porte d'entrée en me demandant si les hommes sont toujours dehors. Comme l'étroite vitre le long de la porte est embuée, je l'essuie de la pointe du coude et aperçois deux Allemands en uniforme gris, chaussés de bottes noires cirées hautes jusqu'aux genoux et coiffés de casquettes. Ce ne sont pas de simples soldats des forces armées, mais des haut gradés, à en juger par la Mercedes dans laquelle ils montent. Depuis qu'ils se sont installés dans notre pays il y a plus de dix-huit mois, nous évitons à tout prix de croiser ces hommes en uniforme.

La voiture fait demi-tour et quitte notre propriété dans un nuage de poussière. J'ignore depuis combien de temps je suis plantée derrière cette fenêtre, mais j'ai parfois l'impression que c'est le seul moyen d'avoir un aperçu de la réalité dont me protègent ces murs.

La conversation de mes parents a dû mal se terminer, car j'entends leur porte s'ouvrir puis se refermer violemment.

—Sofia, où es-tu ? appelle ma mère.

D'après le son de sa voix, elle m'attend dans ma chambre. Je gravis les marches quatre à quatre. Lorsque j'atteins la dernière, mon cœur bat à grands coups dans ma poitrine.

—Je suis là !

Penchée sur mon bureau, elle est en train d'examiner minutieusement mon calendrier. Elle pointe du doigt la case que j'ai remplie.

—Qu'est-ce que c'est que ça ?

—Le shabbat – comme c’est demain soir, j’ai pensé que...

Bouche bée, les yeux écarquillés, elle lève le bout de papier comme s’il s’agissait d’un document susceptible de nous conduire à la mort.

—Non, non, non.

Elle le déchire ensuite en mille morceaux jusqu’à ce que les fragments tombent en flottant tels des flocons de neige sur le sol. Lorsqu’elle coince rapidement ses courts cheveux châtains derrière ses oreilles, je découvre le rose qui teinte ses joues.

—Il n’y a plus de shabbat. Nous en avons déjà parlé, grommelle-t-elle entre ses dents.

—Mais qu’est-ce que ça peut faire si nous le fêtons ? Nous sommes chez nous après tout.

Elle fronce ses sourcils sévèrement arqués, incline légèrement la tête sur le côté et me regarde comme si j’avais commis un péché.

—Tu sais bien pourquoi c’est impossible. Contrairement à nous, ton père n’est pas juif et il n’est pas convenable de le forcer à célébrer ce jour férié.

Elle aurait tout aussi bien pu me donner un coup de poing dans le ventre, car j’en ai le souffle coupé. Sans un mot, je contemple les bouts de papier déchirés entre nous.

—C’est vrai. J’avais oublié que nous avions perdu tous nos droits, dis-je en croisant les bras.

Elle ne mérite pourtant pas que je m’acharne sur elle.

—Tu n’avais rien oublié du tout, répond-elle sèchement.

Elle prend ma main dans la sienne et la serre.

—Ta colère est légitime, Sofia, mais pour le moment, nous devons laisser notre identité de côté et soutenir ton

père. Crois-moi quand je te dis que nous n'avons pas perdu tous nos droits et que nous devrions nous estimer heureuses.

Levant les yeux vers son visage dans l'espoir d'y observer un signe d'empathie, je remarque que des larmes se forment aux coins de ses yeux rougis. Elle porte mon poing à ses lèvres pour l'embrasser.

— Mais, maman, pourquoi es-tu fâchée contre lui dans ce cas ?

Elle secoue la tête et pousse un soupir.

— Ce n'est pas contre ton père que je suis fâchée. Moi non plus, je n'aime pas le monde dans lequel nous vivons, mais je ne peux rien faire d'autre que me soumettre pour nous protéger.

Le déni ressemble à un mur de verre : il est facile de voir à travers, mais impossible de le traverser. Si je cède à la peur, elle me dévorera. C'est pourquoi je dois rester concentrée sur le présent.

Car nous sommes en sécurité. Pour le moment.